Stavridès, Jean
Quelques remarques
critiques

PA
3825
P3S72

QUELQUES REMARQUES CRITIQUES

SUR

LES « PERSES » D'ESCHYLE

PAR

JEAN STAVRIDÈS

PRIX : 2 FR.

PARIS

E. L'HULLIER ET C. BUBLENS
LIBRAIRES
3, PLACE DE LA SORBONNE, 3

ERNEST LEROUX
ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1890

QUELQUES REMARQUES CRITIQUES

SUR

LES « PERSES » D'ESCHYLE

PAR

JEAN STAVRIDÈS

PARIS

E. L'HULLIER ET C. BUBLENS
LIBRAIRES
3, PLACE DE LA SORBONNE, 3

ERNEST LEROUX
ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1890

ΓΕΩΡΓΙΩ: ΖΩΓΡΑΦΩ:

ΕΥΓΝΩΜΟΣΥΝΗΣ ΕΝΕΚΕΝ

LIBRARY
MAY 22 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

900722

QUELQUES REMARQUES CRITIQUES

SUR

LES « PERSES » D'ESCHYLE

Comme les *Perses* d'Eschyle sont portés cette année dans les programmes de licence ès lettres et d'agrégation de grammaire, nous avons cru que quelques nouvelles remarques sur les passages difficiles de cette pièce ne seraient peut-être pas tout à fait inutiles aux candidats. Si ce petit essai d'interprétation trouve un accueil favorable auprès des lecteurs français, nous pensons donner tout Eschyle avec un commentaire perpétuel.

Dans ces remarques, nous citons le texte d'après l'édition de M. N. Wecklein, Berlin, 1885, 2 vol. in-8 ; mais nous donnons aussi entre parenthèses la numération des vers selon la petite édition de M. H. Weil.

V. 12 (13).

. . . νέον δ' ἄνδρα βαύζει.

MM. Weil et Wecklein admettent la conjecture de Fritzsche, νυὸς au lieu de νέον. Cette correction nous semble inutile, d'autant plus que si le poète voulait parler ici des épouses des soldats, il aurait rappelé aussi leurs parents, comme il le fait un peu plus loin, v. 64. Le chœur des vieillards qui ont collaboré avec Darius à la grandeur de l'empire perse, déplore l'absence de la jeunesse asiatique qui laisse l'État sans défenseurs.

V. 42-44 (41-43).

Ἀβροδιαίτων δ' ἕπεται Λυδῶν
ὄχλος, οἵτε ἐπίπαν ἠπειρογενὲς
παρέχουσιν ἔθνος, ...

Tous les manuscrits donnent κατέχουσιν au lieu de παρέχουσιν, conjecture de Roscher. Je ne comprends pas pourquoi les derniers éditeurs n'ont pas admis cette conjecture. Κατέχουσιν ne donne aucun sens, tandis que παρέχουσιν en présente un très bon. Eschyle veut dire ici que les Lydiens ne fournirent à l'armée de l'expédition que des soldats de terre, leur pays étant continental. Ceux qui conservent κατέχουσιν croient qu'Eschyle, dans ce passage, voulait parler du passé des Lydiens qui avaient anciennement dominé une grande partie de l'Asie ; mais il est très facile de voir que le poète, dans l'énumération qu'il fait des différents peuples qui composaient l'armée de l'expédition, ne parle que du genre des soldats que chaque nation soumise à la Perse avait fournis. Quant à ἔθνος, il ne signifie pas ici *nation*, mais *multitude*, *troupe ;* le poète l'emploie plus loin, v. 57 (56), dans cette dernière acception. Du reste, Eschyle explique lui-même ce qu'il entend par la phrase en question, v. 48 (47) : δίρρυμά τε καὶ τρίρρυμα τέλη, *des escadrons montés sur des chars attelés de quatre et de six chevaux.*

V. 94-102 (93-100).

Mésode. Δολόμητιν δ' ἀπάταν θεοῦ
τίς ἀνὴρ θνατὸς ἀλύξει ;
[τίς ὁ κραιπνῷ ποδὶ πηδή-
ματος εὐπετέος ἀνάσσων ;]
Φιλόφρων γὰρ σαίνου-
σα τὸ πρῶτον παράγει
βροτὸν εἰς ἀρκύστατα,
τόθεν οὐκ ἔστιν [ὑπὲρ θνα-
τὸν ἀλύξαντα] φυγεῖν.

L'opinion générale est que les vers mis ici entre crochets sont altérés ; ils nous paraissent simplement interpolés. L'interpolateur ayant lu, v. 100 (98), ἄρκυας Ἄτας au lieu d'ἀρκύστατα, et se souvenant de la légende de cette déesse, a voulu, lui aussi, demander, en assez mauvais grec d'ailleurs, *si quelqu'un pouvait, avec un pied agile, devenir maître des bonds faciles d'Até,* c'est-à-dire *courir plus vite qu'Até pour échapper à ses coups;* comme une scholie nous l'explique : Τίς οὖν ὁ ἐν ταχυτάτῳ ποδὶ ἀνάσσων τοῦ εὐπετέος καὶ συντόμου πηδήματος τῆς Ἄτης, ἤτοι ὑπερπηδῆσαι δυνάμενος αὐτῆς τὰ θήρατρα καὶ ἐκφυγεῖν ταχέως; Ἡ δὲ Ἄτη σθεναρά τε καὶ ἀρτίπους, φθάνει δὲ πᾶσαν ἐπ' αἶαν, ὥς φησιν Ὅμηρος. Mais Eschyle parle d'autre chose. Quant à ceux qui prennent ἀνάσσων pour ἀνάσσων et essayent d'autres changements, ils ne voient pas qu'Eschyle ne pouvait faire une pareille question, puisqu'il dit dans les vers suivants qu'il n'est pas possible qu'un mortel puisse échapper des filets d'Até. En effet, la réponse à la question τίς ὁ κραιπνῷ ποδὶ πήδημα τόδ' εὐπετῶς ἀνάσσων serait οὐδεὶς εὐπετῶς, ἀλλὰ δυσκόλως, et pour placer τόδε πήδημα dans cette phrase, il aurait été nécessaire qu'on eût parlé dans les vers précédents des sauts, des bonds. Or il n'en est aucunement question. Pour ce qui regarde les vers suivants, nous croyons que les mots ὑπὲρ θνατὸν ἀλύξαντα proviennent d'un développement explicatif interlinéaire, quoique ὑπὲρ paraisse séduisant. Il ne faut donc chercher dans ce groupe de mots ni strophes ni antistrophes.

V. 117-128 (114-125).

Str. 5. Ταῦτά μου μελαγχίτων
φρὴν ἀμύσσεται φόβῳ,
ὀᾶ,
Περσικοῦ στρατεύματος
τοῦδε μὴ πόλις πύθη-
ται, κένανδρον μέγ' ἄστυ Σουσίδος.
Antistr. 5. καὶ τὸ Κισσίων πόλισμ'
ἀντίδουπον ἔσσεται,

ὀᾶ,
τοῦτ' ἔπος γυναικοπλη-
θὴς ὅμιλος ἀπύων,
βυσσίνοις δ' ἐν πέπλοις πέσῃ λακίς.

Il semble que les éditeurs n'aient pas bien saisi ici la pensée du poète. Du moins, les changements qu'ils introduisent font-ils parler Eschyle d'une façon assez peu sérieuse. M. Weil, au lieu de Περσικοῦ στρατεύματος, écrit Περσικὴ στενάγματος; M. Wecklein met une virgule après στρατεύματος en effaçant celle qui doit être après ὀᾶ, et il change τοῦδε μὴ πόλις πύθηται en τοῦτο μὴ πολὺ στένηται. Tous écrivent ᾄσεται, conjecture de Burney, pour ἔσσεται. Selon eux, le chœur craindrait que la ville de Suse n'apprît ses lamentations, c'est-à-dire le cri ὀᾶ, et que la ville des Cissiens, qui ne sera qu'une troupe de femmes, ne fît écho aux plaintes de Suse en *chantant* les mêmes cris, les ὀᾶ; tandis que, d'après le texte, le chœur ne craint pas que la ville de Suse apprenne ses plaintes et que la ville des Cissiens les reproduise; mais pour les raisons qu'il donne plus haut, c'est-à-dire que la divinité est jalouse de la grande prospérité des mortels et que pour les perdre, elle leur tend des filets, — dans lesquels, du reste, les Perses tombent d'eux-mêmes en entreprenant des guerres maritimes, alors que le Destin leur avait prescrit de ne faire que des guerres continentales —, il craint que lorsqu'arriveront à Suse des nouvelles de l'armée des Perses, les femmes de cette ville déchirent leurs voiles et se lamentent tellement que la citadelle des Cissiens reproduise leurs lamentations. Hérodote dit la même chose, VIII, xcix : Ἡ μὲν δὴ πρώτη ἐς Σοῦσα ἀγγελίη ἀπικομένη ὡς ἔχοι Ἀθήνας Ξέρξης, ἕτερψε οὕτω δή τι Περσέων τοὺς ὑπολειφθέντας, ὡς τάς τε ὁδοὺς μυρσίνῃσι πάσας ἐστόρεσαν, καὶ ἐθυμίων θυμιήματα, καὶ αὐτοὶ ἔσαν ἐν θυσίῃσί τε καὶ εὐπαθείῃσι· ἡ δὲ δευτέρη σφι ἀγγελία ἐπεξελθοῦσα συνέχεε οὕτω, ὥστε τοὺς κιθῶνας κατερρήξαντο πάντες, βοῇ τε καὶ οἰμωγῇ ἐχρέοντο ἀπλέτῳ, Μαρδόνιον ἐν αἰτίῃσι τιθέντες. Cf. v. 732 (730). Les exclamations de notre texte, le chœur les pousse spontanément à la pensée que ces maux qu'il appréhende, arriveront. La seule irrégularité syntactique est τοῦτ' ἔπος γυναικοπληθὴς ὅμιλος ἀπύων, qui aurait dû être mis au génitif; mais de pareilles irré-

gularités se rencontrent quelquefois chez les auteurs grecs. Ici, du reste, elle peut se justifier par le trouble où se trouve l'âme des vieillards. Il n'est pas possible que la proposition τοῦτ' ἔπος γυναικοπληθὴς ὅμιλος ἀπύων soit une apposition à πόλισμα Κισσίων. Pour que la ville des Cissiens répète les ὀᾶ, il faut que les femmes de Suse crient d'abord. Comment peut-on dire que la ville des Cissiens ne sera qu'une troupe de femmes, du moment qu'il en était déjà ainsi? Le complément de πύθηται est évidemment Περσικοῦ στρατεύματος τοῦδε. Πυνθάνομαί τινος signifie, comme l'on sait, *s'informer de, recevoir des nouvelles au sujet de.* Il faut aussi conserver ἔσσεται; ᾄσεται est tout à fait déplacé.

V. 162-175 (159-172).

ATOSSA

Ταῦτα δὴ λιποῦσ' ἱκάνω χρυσεοστόλμους δόμους
καὶ τὸ Δαρείου τε κἀμὸν κοινὸν εὐνατήριον·
καί με καρδίαν ἀμύσσει φροντίς· ἐς δ' ὑμᾶς ἐρῶ
μῦθον οὐδαμῶς ἐμαυτῆς, οὐσ' ἀδείμαντος, φίλοι,
μὴ μέγας πλοῦτος κονίσας οὖδας ἀντρέψῃ ποδὶ
ὄλβον, ὃν Δαρεῖος ἦρεν οὐκ ἄνευ θεῶν τινός.
[Ταῦτά μοι διπλῆ μέριμν' ἄφραστός ἐστιν ἐν φρεσί,
μήτε χρημάτων ἀνάνδρων πλῆθος ἐν τιμῇ σέβειν,
μήτ' ἀχρημάτοισι λάμπειν φῶς, ὅσον σθένος πάρα.]
Ἔστι γὰρ πλοῦτός γ' ἀμεμφής, ἀμφὶ δ' ὀφθαλμῷ φόβος·
ὄμμα γὰρ δόμων νομίζω δεσπότου παρουσίαν.
Πρὸς τάδ' ὡς οὕτως ἐχόντων τῶνδε, σύμβουλοι λόγου
τοῦδέ μοι γένεσθε, Πέρσαι, γηραλέα πιστώματα·
πάντα γὰρ τὰ κέδν' ἐν ὑμῖν ἐστί μοι βουλεύματα.

Plusieurs hellénistes ont essayé de rétablir ce passage, comme on peut le voir dans l'édition de N. Wecklein; mais aucun de ces changements n'a pu lever les difficultés qu'il présente. Selon nous, le texte n'a pas besoin de corrections, mais il faut le purger de l'interpolation que quelque Byzantin y aura

faite. En effet, lorsqu'on ôte les vers 168-170 (165-167) le texte se rétablit. La cause qui amène Atossa auprès du chœur est évidemment le songe, dans lequel elle avait vu que les jours de son fils Xerxès étaient en danger. Pour le moment, comme il est naturel à une mère, elle n'a pas d'autre souci : Εὖ γὰρ ἴστε, dit-elle plus bas, v. 214-217 (211-214), πᾶς ἐμὸς πράξας μὲν εὖ θαυμαστὸς ἂν γένοιτ' ἀνήρ, κακῶς δὲ πράξας οὐχ ὑπεύθυνος πόλει, σωθεὶς δ' ὁμοίως τῇσδε κοιρανεῖ χθονός. Mais elle ne dit pas tout de suite quelle est sa crainte. En voici la raison. Atossa, s'approchant du chœur, ignore les inquiétudes que celui-ci a au sujet de l'armée et de l'issue de la lutte. Sans doute, le chœur, dans le dernier vers qu'il adresse à Atossa, fait allusion à l'armée ; mais la reine prend plutôt cette restriction pour une réflexion philosophique ; car le mot στρατὸς à l'époque d'Eschyle n'avait pas encore la signification restreinte d'*armée*, mais plutôt celle de *multitude*, de *peuple*. Eschyle l'emploie souvent dans cette dernière acception. Comme l'antique fortune du peuple perse serait détruite par la perte des grands trésors de l'empire, et que, d'un autre côté, Atossa ne veut pas prononcer des paroles de mauvais augure sur la vie de son fils, elle prend ce détour pour arriver à l'objet de sa crainte ; elle parle de façon à ce que le chœur comprenne par lui-même ce dont il s'agit. Du reste, le poète représente Atossa comme une femme qui n'est pas au courant des affaires de la guerre ; on peut voir plus loin les questions qu'elle fait au chœur sur la Grèce et ses soldats (v. 230-245). Mais il se peut que στρατῷ provienne d'une correction byzantine et qu'à la place de μεθέστηκε στρατῷ il y eût μεθέστηκεν λεῷ. Voilà pourquoi Atossa parle des trésors ; mais en même temps cette façon de parler sert à susciter la curiosité des spectateurs et à diriger leur attention sur ce qu'Atossa va raconter. C'est un artifice du poète. Atossa dit que ce ne sont pas les trésors, d'ailleurs intacts en ce moment, ἔστι γὰρ πλοῦτός γ' ἀμεμφής, v. 171 (168), qui causent son souci. Or, si Atossa ne pense pas aux trésors, à quoi bon les vers interpolés ? Si même elle redoutait leur perte, elle n'émettrait pas parallèlement ce double souci singulier et se contenterait de dire que les trésors sans défenseurs ne sont pas respectés. En effet, si la puissance mi-

litaire de l'empire est maintenue, nul danger pour les trésors. Un γὰρ aurait simplement rattaché cette idée au v. 167 (165), et le vers intermédiaire devenait inutile. Ce qui prouve encore que ces vers sont l'œuvre d'un ignorant interpolateur, c'est que le premier manque de césure après la deuxième dipodie, laquelle est de règle dans le tétramètre trochaïque catalectique, et qu'au point de vue de la syntaxe, il ne saurait y en avoir de plus mauvais que les deux vers suivants. Σέβειν, tel qu'il est construit, ne peut avoir d'autre sujet qu'Atossa. Si même cet infinitif avait un autre sujet, la phrase serait négative, c'est-à-dire le double souci d'Atossa ne serait ni σέβειν, etc., ni λάμπειν φῶς ἀχρημάτοισι, etc. ; car les négations μήτε, μήτε, ne rendent pas ces deux propositions négatives. Supposons que σέβειν eût λεὼν pour sujet et que nous traduisions les trois vers interpolés, ils ne signifieraient que ceci : *C'est pour cela que j'ai dans l'esprit un immense*, — signification byzantine du mot ἄφραστος, — *et double souci, qui n'est ni de ce que le peuple respecte avec honneur les richesses privées d'hommes, ni de ce que la lumière brille sur des gens privés d'argent, quelque force qu'ils aient.* Supposer que de tels vers soient sortis de la plume d'Eschyle, c'est assurément faire injure au grand poète. Si Atossa avait dit qu'elle avait peur que la richesse ne s'enfuît, comment aurait-elle pu dire ensuite ἔστι γὰρ πλοῦτός γ' ἀμεμφής, ἀμφὶ δ' ὀφθαλμῷ φόβος, *car nous n'avons pas à nous plaindre de la richesse, ma crainte est au sujet de l'œil*, c'est-à-dire de la chose la plus précieuse, la plus brillante de sa maison, comme elle l'explique elle-même. D'ailleurs, le texte s'oppose à ce qu'on interprète le vers μὴ μέγας πλοῦτος κονίσας οὖδας, etc., en faisant dire à la reine qu'elle a peur pour les trésors. Car une telle interprétation ferait de ce vers l'apposition explicative du μῦθος qu'Atossa va raconter, tandis que le μῦθος n'est que le récit du songe et du signe divin qu'elle avait vus et qui visent Xerxès et non pas les trésors. La réponse du chœur montre aussi qu'Atossa n'a pas révélé encore l'objet de sa crainte :

> Εὖ γὰρ ἴσθι, γῆς ἄνασσα τῆσδε, μή σε δὶς φράσειν
> μήτ' ἔπος μήτ' ἔργον, ὧν ἂν δύναμις ἡγεῖσθαι θέλῃ ·

εὐμενεῖς γὰρ ὄντας ἡμᾶς τῶνδε συμβούλους καλεῖς.

Car, s'il s'agissait des trésors, le chœur aurait donné ses conseils à ce moment et non après le récit du songe, et ces conseils auraient porté sur la conservation de la richesse. Qu'on écrive μῦθον οὐδαμῶς ἐμαυτῆς οὐδ' ἀδείμαντον, ou οὐδαμῶς ἐμαυτῆς οὖσ' ἀδείμαντος entre deux virgules, et δαίμων ou στόλος au lieu de πλοῦτος, on ne peut pas empêcher que le vers μὴ μέγας, etc., ne soit l'apposition explicative du μῦθος. Ces changements ne servent qu'à forcer le texte et à faire parler Atossa d'une façon peu naturelle. (Voir les commentaires des éditeurs.) Si donc ce qui précède est exact, il faut retrancher sans hésitation les trois vers en question. Quant au sens de la phrase ἐρῶ μῦθον οὐδαμῶς ἐμαυτῆς, elle ne peut signifier ici que μῦθον οὐδαμῶς περὶ ἐμαυτῆς (cf. Soph. *Antig.*, 17 : μῦθος φίλων. *Ajax*, 998 : ὀξεῖα γάρ σου βάξις); mais comme ce μῦθος sera l'exposition de son inquiétude, de καί με καρδίαν ἀμύσσει φροντίς, la phrase équivaut à ἀλλ' ἡ φροντὶς αὕτη μου, ἣν διηγήσομαι ὑμῖν, οὐδαμῶς ἐστι περὶ ἐμαυτῆς, et comme d'un autre côté il s'agit du souci d'un changement de fortune, la phrase devient équivalente à ἀλλ' ἡ φροντὶς αὕτη μου, ἣν διηγήσομαι ὑμῖν, οὐδαμῶς ἐστι περὶ μεταβολῆς τῆς ἐμῆς εὐπορίας. Il nous reste encore à expliquer le vers μὴ μέγας πλοῦτος κονίσας οὖδας ἀντρέψῃ ποδὶ ὄλβον, qui dépend de οὖσα ἀδείμαντος. Nous insisterons un peu sur cette phrase, parce que les interprétations des commentateurs ne sont pas d'accord. Κονίω signifie au propre, comme l'on sait, *faire de la poussière, soulever la poussière* ; mais comme, quand on court, on soulève la poussière, ce verbe a pris chez les Grecs la signification aussi de *se hâter*, de *courir*. Maintenant, comment peut-il signifier ici *s'enfuir*? Cette signification, il l'acquiert de son alliance avec ἀνατρέπω ; la richesse, sans doute, ne peut détruire le bonheur que par son absence, son éloignement. C'est donc à cause de ἀνατρέπω que κονίω prend ici la signification de *s'enfuir*. Quant au ποδὶ, je crois qu'il est le complément de κονίσας et non pas de ἀνατρέψῃ : c'est avec son pied que la richesse soulèvera la poussière du sol en s'enfuyant. Ce complément rend plus claire la signification de κονίσας en représentant à notre imagination les pieds en mouvement de celui qui court. Ποδὶ peut

être en même temps complément d'ἀνατρέψῃ, mais ici nous devons entendre par ποδὶ la marche rapide, la fuite : car la richesse renversera le bonheur par la fuite faite au moyen d'une course rapide des pieds. L'opinion que le πλοῦτος renversera l'édifice du bonheur avec son pied matériellement, c'est-à-dire en le frappant du pied, nous paraît insoutenable. Un tel édifice élevé par Darius avec l'aide de la divinité et avec tant de peine, ne peut être renversé du jour au lendemain. Outre cela, κονίσας empêche d'entendre le renversement de cette manière. Si κονίσας οὖδας signifiait, comme veulent certains commentateurs, *ayant rempli de poussière le sol par les débris de l'édifice du bonheur renversé,* cette proposition aurait dû être construite ainsi : μὴ μέγας πλοῦτος ἀνατρέψας ποδὶ ὄλβον κονίσῃ οὖδας ; mais la richesse, comme nous l'avons dit, ne peut détruire la félicité que par son départ, sa fuite, son absence. Les Grecs modernes ont une phrase analogue à celle d'Eschyle ; au lieu de κονίσας οὖδας, ils auraient dit ποιησάμενος πόδας. Κάμνω ποδάρια signifie *se faire des pieds, s'enfuir, être enlevé, être volé.*

V. 271-282 (268-279).

Str. 2. Χορ. Ὀτοτοτοῖ, μάταν
τὰ πολέα βέλεα παμμιγῆ
γᾶς ἀπ' Ἀσίδος ἦλθ' ἐπ' αἶαν
δᾶαν Ἑλλάδα χώραν.
Ἄγγ. Πλήθουσι νεκρῶν δυσπότμως ἐφθαρμένων
Σαλαμῖνος ἀκταὶ πᾶς τε πρόχωρος τόπος.
Antistr. 2. Χορ. Ὀτοτοτοῖ, φίλων
ἁλίδονα μέλεα παμβαφῆ
κατθανόντα λέγεις φέρεσθαι
πλαγκτοῖς ἐν διπλάκεσσιν.
Ἄγγ. Οὐδὲν γὰρ ἤρκει τόξα, πᾶς δ' ἀπώλλυτο
στρατὸς δαμασθεὶς ναΐοισιν ἐμβολαῖς.

On a tenté de plusieurs manières de corriger le mot διπλάκεσσιν de l'antistrophe. M. Weil donne à sa place la conjecture de Hartung, σπιλάδεσσιν, et change le déterminatif πλαγκτοῖς en πλαγκτῶν pour le faire rapporter à φίλων ; M. Wecklein préfère πλαγκτοὺς ἐν σπιλάδεσσιν. Mais tous ces changements ne guérissent point le texte, ils l'embrouillent davantage : cependant διπλάκεσσιν n'est pas soutenable. Comment donc s'est-il glissé dans le texte et quel mot y avait-il à sa place ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer. Avant l'introduction de ce mot dans le texte un déplacement de vers fut occasionné par l'étourderie d'un copiste. Après qu'il eut copié jusqu'à Ἑλλάδα χώραν, au lieu de continuer d'écrire le distique 281-282 (278-279) du messager, lequel est une réponse à ce que dit le chœur dans la strophe 271-274 (268-271), il copia le distique 275-276 (272-273), trompé qu'il fut par la répétition de l'exclamation ὀτοτοτοῖ, qui commence également la strophe et l'antistrophe. Puis il acheva l'antistrophe; arrivé au distique 275-276 (272-273), il s'aperçut de son erreur, mais pour ne pas diminuer par un grattage la valeur de son manuscrit, il ne trouva rien de plus simple que de mettre à cette place le distique oublié 275-276 (272-273). Ce passage ainsi fautivement transcrit tomba dans les mains d'un grammairien ignorant, qui ayant lu l'antistrophe

Ὀτοτοτοῖ, φίλων
ἁλίδονα μέλεα παμβαφῆ
κατθανόντα λέγεις φέρεσθαι
πλαγκτοῖς ἐν πινάκεσσιν (mot qui, selon nous, occupait la place de διπλάκεσσιν),

il chercha dans le distique

πλήθουσι νεκρῶν δυσπότμως ἐφθαρμένων
Σαλαμῖνος ἀκταὶ πᾶς τε πρόσχωρος τόπος

qui la précède si le messager avait dit (λέγεις) que les corps des soldats perses flottaient pêle-mêle avec les débris des vaisseaux. Il trouva qu'au contraire le messager dit que *les rivages de Salamine et tous les lieux voisins sont pleins des cadavres des Perses morts misérablement.* Il pensa alors sans aller plus loin que le mot πινάκεσσιν était altéré, et il tâcha d'en trouver un qui s'har-

monisât avec ce que dit le messager dans le précédent distique, et qui eût la même prosodie. Après quelques tâtonnements, sans doute, il s'arrêta à δύο πλάκεσσιν (deux plaines), l'une pour le rivage de Salamine (*Lycoph.* 433 : παρακτίαν πλάκα), l'autre pour la mer, πᾶς τε πρόσχωρος τόπος. Mais comme δύο πλάκεσσιν n'avait pas la même prosodie, il ne trouva rien de mieux que d'unir ces deux mots et en faire διπλάκεσσιν, s'inquiétant peu de savoir si cela était correct. Il restait encore une autre difficulté, πλαγκτοῖς, le complément déterminatif de πινάκεσσιν. Qu'est-ce que cela pouvait être? pensa-t-il en lui-même. Il se souvint de ce vers d'Euripide, *Hécub.* 29 : πολλοῖς διαύλοις κυμάτων φορούμενος, et il se dit que πλαγκτοῖς pouvait bien signifier quelque chose comme διαύλοις κυμάτων. Aussi nous a-t-il laissé cette étrange explication : πλαγκτοῖς, ὡς ἂν εἴποι τις διαύλοις· τὰ γὰρ κύματα ἐκχεῖται καὶ ὑπονοστεῖ. διπλάκεσσιν δὲ, ταῖς δύο πλαξὶ, τῆς θαλάσσης καὶ τῆς γῆς.

Maintenant, il nous reste à donner les raisons pour lesquelles nous croyons qu'à la place de διπλάκεσσιν il faut lire πινάκεσσιν. Tout d'abord, nous avons à l'appui de cette leçon le contexte qui exige un mot signifiant les *débris des vaisseaux.* On peut voir que le messager arrivant auprès du chœur ne dit pas tout de suite comment l'armée avait péri, mais seulement qu'elle avait péri. Le chœur ayant cru que c'était dans une bataille livrée sur terre dit au messager : *Hélas! c'est en vain donc qu'une multitude de traits des différents peuples asiatiques sont allés fondre sur la terre ennemie, la Grèce.* A ces mots du chœur, le messager répond : *Certes, car les arcs n'ont servi à rien : toute l'armée a péri domptée par les chocs des vaisseaux.* Le chœur, alors, comprenant le genre de défaite, répond au messager : *Hélas! tu veux dire que les corps submergés de nos amis ballottés par les vagues de la mer flottent parmi les débris des vaisseaux.* Nous avons encore pour nous le passage suivant de l'*Odyssée* (XII, 61 et 66-68) qu'Eschyle avait évidemment sous les yeux lorsqu'il composait la deuxième antistrophe, et dans lequel se trouve le mot πίνακες :

πλαγκτὰς δή τοι τάς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν

. . . . . .

Τῇ δ' οὔπω τις νηῦς φύγεν ἀνδρῶν, ἥτις ἵκηται,
ἀλλά θ' ὁμοῦ πίνακάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν
κύμαθ' ἁλὸς φορέουσι πυρός τ' ὀλοοῖο θύελλαι.

Comme on voit, les mots πλαγκτοῖς (πλαγκτάς), φίλων (φωτῶν), μέλεα (σώματα), ἁλίδονα φέρεσθαι (κύμαθ' ἁλὸς φορέουσι), πινάκεσσιν (πίνακας) de l'antistrophe d'Eschyle se trouvent aussi dans ce passage d'Homère. Il faut donc rétablir le texte comme il suit :

ΧΟΡΟΣ

Str. 2. Ὀτοτοτοῖ, μάταν
τὰ πολέα βέλεα παμμιγῆ
γᾶς ἀπ' Ἀσίδος ἦλθ' ἐπ' αἶαν
δᾴαν Ἑλλάδα χώραν.

ΑΓΓΕΛΟΣ

Οὐδὲν γὰρ ἤρκει τόξα, πᾶς δ' ἀπώλλυτο
στρατὸς δαμασθεὶς ναΐοισιν ἐμβολαῖς.

ΧΟΡΟΣ

Antistr. 2. Ὀτοτοτοῖ, φίλων
ἁλίδονα μέλεα παμβαφῆ
κατθανόντα λέγεις φέρεσθαι
πλαγκτοῖς ἐν πινάκεσσιν.

ΑΓΓΕΛΟΣ

Πλήθουσι νεκρῶν δυσπότμως ἐφθαρμένων
Σαλαμῖνος ἀκταὶ πᾶς τε πρόσχωρος τόπος.

V. 311-313 (308-310).

Λίλαιος, Ἀρσάμης τε κἀργήστης τρίτος,
οἵδ' ἀμφὶ νῆσον τὴν πολυθρέμμονα
νικώμενοι κύρισσον ἰσχυρὰν χθόνα.

C'est avec raison qu'on a voulu corriger le mot νικώμενοι du dernier vers. On a déjà proposé de le remplacer par κυκώμενοι (Dind.), ἑλκωμένοι (Herwerden), ῥικνούμενοι (Naber), δινούμενοι (Wecklein).

Nous croyons qu'il y avait ΑΛΩΜΕΝΟΙ, dont le commencement étant effacé à demi, on a conjecturé ΝΙΚΩΜΕΝΟΙ. Le Λ sans la barre horizontale suivi de la moitié de Λ, a produit le N (ΛΛ) de N...ΩΜΕΝΟΙ.

V. 326-328 (323-325).

Θάρυβίς τε πεντήκοντα πεντάκις νεῶν
ταγὸς, γένος Λυρναῖος, εὐειδὴς ἀνὴρ,
κεῖται θανὼν δείλαιος· οὐ μάλ' εὐτυχῶς.

Je ne pense pas qu'on puisse remplacer ici le mot εὐτυχῶς par εὐθέτως (Weil) ou εὐτύκτως (Wecklein); j'écrirai εὐψύχως. *Tharybis était un bel homme, mais le malheureux n'est pas mort très courageusement.* On sait que les lettres T et Ψ se permutent souvent dans les manuscrits.

V. 351 (348).

Atossa. Ἔστ' ἄρ' Ἀθηνῶν ἔστ' ἀπόρθητος πόλις;

Plusieurs éditeurs donnent ἔτι à la place d'ἔστι, par lequel commence ce vers. Cette leçon nous paraît injustifiable, car il est illogique d'admettre qu'Atossa, après avoir appris du messager que les Grecs avaient vaincu les Perses, et particulièrement au sujet d'Athènes, qu'elle avait rendu beaucoup de femmes perses veuves et ravi leurs fils, s'attende à ce qu'Athènes soit prise. Ce qu'elle est impatiente de savoir, c'est simplement si Athènes est imprenable, parce que le messager, après avoir dit que les Grecs ont été vainqueurs avec bien moins de vaisseaux, attribue cette victoire, arrivée contre les calculs humains à la faveur des dieux qui protègent Athènes.

Θεοὶ πόλιν σώζουσι Παλλάδος θεᾶς.

De plus, il ressort de la réponse même du messager qu'Atossa demande seulement si Athènes est une ville imprenable :

Ἀνδρῶν γὰρ ὄντων, répond-il, ἕρκος ἐστὶν ἀσφαλὲς,

autrement dit :

Ναί, ἀσφαλὲς ὀχύρωμά ἐστιν ἐφ' ὅσον ἂν ὦσιν αὐτῇ ἄνδρες.

Il faut remarquer qu'il ne dit pas qu'elle est ἀπόρθητος, mais ἕρκος ἀσφαλές. Par cette réponse évasive le messager veut dire qu'Athènes comme place fortifiée est prenable, — ce qui est déjà arrivé, — mais tant que les Athéniens ne sont pas détruits, Athènes comme État, comme puissance, est debout et est ἕρκος ἀσφαλές contre les invasions persiques. Il me semble qu'on traduit mal : Ναί, ἔτι ἀπόρθητός ἐστιν · οἱ γὰρ ἄνδρες, οὓς ἔχει, εἰσὶν αὐτῇ ἕρκος ἀσφαλές; car le texte ne dit pas οἱ ἄνδρες εἰσὶν αὐτῇ ἕρκος ἀσφαλὲς, mais ἡ πόλις ἐστὶν ἕρκος ἀσφαλὲς Ἀθηναίων ὄντων. Le mot γὰρ n'est pas ici explicatif, mais affirmatif; il équivaut à *certes*.

V. 415-421 (412-416).

Τὰ πρῶτα μέν νυν ῥεῦμα Περσικοῦ στρατοῦ
ἀντεῖχεν · ὡς δὲ πλῆθος ἐν στενῷ νεῶν
ἤθροιστ', ἀρωγὴ δ' οὔτις ἀλλήλοις παρῆν,
αὐτοί θ' ὑφ' αὐτῶν ἐμβόλοις χαλκοστόμοις
παίοντ', ἔθραυον πάντα κωπήρη στόλον,
Ἑλληνικαί τε νῆες οὐκ ἀφρασμόνως
κύκλῳ περιξ ἔθεινον · κτλ.

Les manuscrits donnent ce texte avec une petite faute, αὐτοί δ' pour αὐτοί θ', qu'on a depuis longtemps corrigée (Butler). Notre avis est qu'il doit être conservé ; mais les derniers éditeurs, excepté M. Stadtmüller, n'en sont pas contents : ils le torturent encore de plusieurs manières. M. Wecklein a même accepté la fantaisie de Koechly. Pourtant, il n'est pas difficile de voir que l'apodose ne peut commencer qu'à αὐτοί θ', et que à ce τὲ de αὐτοὶ répond le τὲ du vers 420 (417). *Tout d'abord, le torrent de l'armée perse résista, mais lorsque leurs innombrables vaisseaux étaient*

entassés dans le détroit et qu'il n'y avait aucun secours possible entre eux, non seulement les vaisseaux grecs les frappaient tout autour avec habileté, mais encore eux-mêmes étant frappés par eux-mêmes de leur bec d'airain, ils cassaient leur appareil de rames. L'asyndéton ἐπαίοντ' ἔθραυον n'a rien d'extraordinaire ; il peut se justifier par la vivacité du discours du narrateur, laquelle serait entièrement perdue si la proposition était construite ainsi : αὐτοί θ' ὑφ' αὐτῶν ἐμβόλοις χαλκοστόμοις παιόμενοι ἔθραυον πάντα κωπήρη στόλον.

V. 524-528 (527-531).

Ὑμᾶς δὲ χρὴ 'πι τοῖσδε τοῖς πεπραγμένοις
πιστοῖσι πιστὰ ξυμφέρειν βουλεύματα ·
καὶ παῖδ' ἐὰν δεῦρ' ἐμοῦ πρόσθεν μόλῃ,
παρηγορεῖτε καὶ προπέμπετ' ἐς δόμους,
μὴ καί τι πρὸς κακοῖσι προσθῇται κακὸν.

M. P. Nikitine a dit que ces vers seraient mieux placés après le v. 854 (851), et quelques éditeurs l'ont suivi. Nous ne voyons pas du tout la nécessité de ce déplacement. Pour préparer le spectateur à ne pas voir Atossa reparaître, ces vers ne sont pas nécessaires à l'endroit où on veut les placer ; le mot πειράσομαι seul suffit. Pourtant, M. Nikitine a raison de soutenir que ces vers placés ici ne sont pas d'accord avec la marche de la tragédie, ce que M. Weil nous a prouvé aussi ; mais s'ils ne peuvent rester ni ici, ni là où on veut les transporter, comment expliquera-t-on leur présence dans le texte ? M. Conradt a bien fait de rejeter les quatre premiers ; mais je ne sais pas par quel scrupule il n'a pas retranché en même temps le cinquième. Il est vrai que pour le rendre un peu supportable, il accepte les changements de Pauw : καὶ μή τι πρὸς κακοῖσι προστεθῇ κακόν · mais ce vers de fort mauvais goût n'ajoute rien à l'idée contenue dans la phrase : ἐς τὸ λοιπὸν εἴ τι δὴ λῷον πέλει (et non πέλοι). Quant aux variantes du texte de ces vers, ce sont des corrections de grammairiens. Nulle part Atossa ne fait supposer dans ses paroles qu'elle craint que Xerxès attente à ses jours, lequel avait eu

tout le temps pour cela pendant sa fuite ; et personne ne pourrait croire qu'Eschyle aurait exprimé cette préoccupation d'Atossa, si elle l'avait eue, de la façon dont le fait la leçon μὴ καί τι πρὸς κακοῖσι προσθῆται κακόν = *de peur qu'il n'ajoute aux malheurs quelque malheur*. Le scholiaste B saisit mieux la pensée de l'interpolateur en faisant dépendre ce vers de la phrase : Ὑμᾶς δὲ χρὴ... ξυμφέρειν βουλεύματα. Ajoutons que Xerxès lui-même, lorsqu'il arrive au palais, ne parle pas de se suicider. Il n'y a donc pas lieu de le consoler. Les cinq vers en question sont de la même main que les trois derniers de la pièce.

V. 551-570 (548-567).

Str. 1. Νῦν δὴ πρόπασα μὲν στένει
γαῖ' Ἀσὶς ἐκκενουμένα.
Ξέρξης μὲν ἄγαγεν, ποποῖ,
Ξέρξης δ' ἀπώλεσεν, τοτοῖ,
Ξέρξης δὲ πάντ' ἐπέσπε δυσφρόνως.
[βάριδές τε πόντιαι.]
Τίπτε Δαρεῖος μὲν οὕ-
τω τότ' ἀβλαβὴς ἐπῆν
τόξαρχος πολιήταις
Σουσίδαις φίλος ἄκτωρ ;

Antistr. 1. Πεζοὺς καὶ θαλασσίους
ὁμόπτεροι κυανώπιδες
ναῦς μὲν ἄγαγον, ποποῖ,
ναῦς δ' ἀπώλεσαν, τοτοῖ,
ναῦς πανωλέθροισιν ἐμβολαῖς.
[Διὰ δ' Ἰαόνων χέρας]
Τυτθὰ δ' ἐκφυγεῖν ἄνακτ'
αὐτὸν εἰσακούομεν
Θρῄκης ἄμ. πεδιήρεις
δυσχίμους τε κελεύθους.

Nous avons encore ici deux vers interpolés ; un dans la strophe, βάριδές τε πόντιαι, l'autre dans l'antistrophe, Δία δ' Ἰαόνων

χέρας. L'interpolateur en ajoutant βάριδές τε πόντιαι après les trois vers dans lesquels Eschyle attribue toute la responsabilité de la défaite à Xerxès, a voulu dire qu'il y avait encore une autre cause, les vaisseaux, c'est-à-dire la guerre maritime ; mais il n'avait pas vu que ἐπέσπε s'oppose à cette addition, et que ce qu'il voulait dire, Eschyle le dit dans l'antistrophe, justement pour faire pendant aux trois vers de la strophe où il est parlé de Xerxès. Quant à la leçon βαρίδεσσι ποντίαις des manuscrits plus récents, c'est par une pure coïncidence qu'on peut la construire avec ἐπέσπε. Pourtant, celui qui a fait ce changement voulait dire tout autre chose, parce qu'il avait pris ἐπέσπε pour ἐπεσπάσατο ; le scholiaste A en fait preuve. De l'autre côté, en ajoutant dans l'antistrophe Διὰ δ' Ἰαόνων χέρας, l'interpolateur faisait entendre que Xerxès s'était échappé avec peine des mains des Grecs ; idée qui peut venir facilement à un lecteur grec. Malheureusement, il était ignorant des règles de la métrique, et il a donné à βάριδες l'épithète πόντιαι, afin que nous ne confondissions pas ses βάριδες avec celles qui naviguaient sur le Nil. Mais Eschyle n'a pas employé du tout le mot βάριδες dans les *Perses*. Partout, dans le texte authentique où il parle des vaisseaux des Perses, il les appelle νᾶες, car il ne pouvait pas appeler devant les Athéniens toute la flotte de Xerxès βάριδες, laquelle, comme on sait, était composée de grands vaisseaux et en partie des vaisseaux appartenant aux Grecs d'Asie Mineure ; βάριδες ne sont que de petits navires et d'une forme particulière. Euripide en parle avec mépris (*Iphig.*, A. 291). Si Eschyle, en se servant du mot βάριδες, avait voulu donner, comme on dit, une certaine couleur locale à ses vers, pourquoi ne l'a-t-il pas employé partout où il parle de vaisseaux des Perses ? Du reste, ici comme à la fin de la pièce, l'interpolateur entend par βάριδες les vaisseaux grecs. Est-ce par hasard que les deux seuls endroits, où se trouve ce mot, portent les marques d'une interpolation byzantine ? L'épode finale de la pièce se terminait majestueusement à δυσδάϋκτος ; mais je ne sais pas comment il est venu à l'esprit de l'interpolateur de nous la gâter en ajoutant trois vers défectueux métriquement et écrits en mauvais grec. La correction de Dindorf ἠδ' Ἰαόνων χέρες ne peut pas se soutenir non plus. Il faut donc débarrasser

le texte des deux vers en question. A peine sont-ils retranchés que reparaît la loi de symétrie et d'antithèse qu'Eschyle suit dans la composition des strophes.

V. 571-578 (568-575).

Str. 2. Τοὶ δ' ἄρα πρωϊμόροιο, φεῦ,
ληφθέντες πρὸς ἀνάγκας, ἐή,
ἀκτὰς ἀμφὶ Κυχρίας, ὀᾶ,
— — —. Στένε καὶ δακνά-
ζου, βαρὺ δ' ἀμβόασον
οὐράνια ἄχη, ὀᾶ, ὀᾶ,
τεῖνε δὲ δυσβάϋκτον
βοᾶτιν τάλαιναν αὐδάν.

Il me paraît que le mot qui manque dans ce passage était λείπονται et que la cause de cette omission a été le changement fautif de ληφθέντες en λειφθέντες, ce qui a rendu superflu λείπονται et a provoqué tous les autres changements, celui de πρωϊμόροιο en πρωτόμοροι, de πρὸς ἀνάγκας (cf. πρὸς ἀναύδων du vers correspondant de l'antistrophe) en πρὸς ἀνάγκαν, car λειφθέντες ὑπ' ἀνάγκης πρωϊμόρου était incompréhensible. Πρωτόμοροι, parce qu'on a pensé à ceux qui postérieurement sont morts à Platée. La pensée d'Eschyle est que *Xerxès n'a échappé qu'avec peine à la mort, mais les soldats frappés par elle prématurément sont abandonnés autour des rivages de Salamine.* Il est vrai que Xerxès a perdu dans sa fuite bien des soldats, mais cette perte n'est rien à côté du désastre de Salamine. Αἴαντος περικλύστα νᾶσος ἔχει τὰ Περσῶν, v. 599-600 (596-597). Eschyle n'insiste pas sur les détails.

V. 601-609 (598-606).

Φίλοι, κακῶν μὲν ὅστις ἔμπειρος κυρεῖ
ἐπίσταται βροτοῖσιν ὡς ὅταν κλύδων

κακῶν ἐπέλθῃ πάντα δειμαίνειν φιλεῖ,
[ὅταν δ' ὁ δαίμων εὐροῇ, πεποιθέναι
τὸν αὐτὸν αἰεὶ δαίμον' οὐριεῖν τύχης.]
Ἐμοὶ γὰρ ἤδη πάντα μὲν φόβου πλέα·
ἐν ὄμμασίν τ' ἀνταῖα φαίνεται θεῶν,
βοᾷ δ' ἐν ὠσὶ κέλαδος οὐ παιώνιος·
Τοία κακῶν ἔκπληξις ἐκφοβεῖ φρένας.

Il faut encore retrancher de ce passage les v. 604-605 (601-602). On ne peut pas dire en bon grec ni ὁ δαίμων εὐροῇ, ni τὸν αὐτὸν δαίμονα, ni δαίμονα τύχης, ni δαίμονα τύχης οὐριεῖν. L'interpolateur byzantin de ces vers n'avait pas beaucoup de grec dans la tête : nous pouvons lui attribuer aussi la variante ἔμπορος, ou, au moins, à son οὐριεῖν. Sans parler de ces solécismes, les vers interpolés tombent d'eux-mêmes, si nous corrigeons une irrégularité qui se trouve dans le vers précédent. Le sujet de φιλεῖ δειμαίνειν ne peut être autre que le κλύδων κακῶν ; cependant le κλύδων κακῶν, *la tempête de maux*, ne peut « avoir peur de tout » ; c'est au contraire elle qui se fait craindre de tout le monde. M. Wecklein, pour lever cette dernière difficulté, a transformé le texte comme il suit :

Φίλοι, βροτείων ὅστις ἐμπειρὴς κυρεῖ
ἐπίσταται, κακῶν μὲν ὡς ὅταν τινὰ
κλύδων ἐπέλθῃ, πάντα δειμαίνειν φιλεῖ.

Ce changement, pour hardi qu'il soit, ne laisse pourtant pas moins subsister l'irrégularité en question. Le sujet de φιλεῖ, ce n'est pas τινὰ, mais le κλύδων. Ce qui embarasse dans les trois premiers vers de ce passage, c'est δειμαίνειν, tout le reste est bien. C'est donc cela qu'il faut corriger; il est sans doute l'œuvre du même interpolateur qui a fabriqué aussi les vers 604-605 (601-002). Pour produire δειμαίνειν, il n'eut guère de difficulté : il lui a suffi de changer une seule syllabe du mot qu'Eschyle avait employé ; de κυμαίνειν il a fait δειμαίνειν. Si nous lisons κυμαίνειν, du même coup nous rétablissons le texte : *Amis,* dit Atossa, *celui qui a l'expérience du malheur sait que lorsqu'une tempête de maux tombe sur les mortels, elle aime à agiter tout.* Cette correction faite, les vers interpolés ne peuvent pas se

tenir debout ; car l'interpolateur a fait dépendre πεποιθέναι de φιλεῖ. Et une fois ces vers retranchés, la présence de γὰρ dans le v. 606 (603) s'explique, car Atossa peut faire l'application de la sentence à sa personne. Il reste encore une correction à faire ; le vers 607 (604), ἐν ὄμμασίν τ' ἀνταῖα φαίνεται θεῶν est incorrect sous plusieurs rapports, comme tous les commentateurs en conviennent. Il faut écrire ἐν ὄμμασίν τ' ἀνταῖα φαίνουσιν θεοί. La paléographie justifierait au besoin ces corrections.

V. 634-635 (631-632).

Εἰ γάρ τι κακῶν ἄκος οἶδε πλέον (γρ. πέλον),
μόνος ἂν θνητῶν πέρας εἴποι.

C'est plutôt à l'interprétation qu'il faut avoir recours pour expliquer ce texte ; des divers changements proposés dans ces deux vers, le seul qui soit nécessaire est celui de πλέον en πέλον (Kiehl). Le sens de cette phrase, selon nous, est : *Car s'il existe un remède, Darius est le seul homme qui puisse mettre fin à ces maux en conseillant ce remède.* C'est lui seul qui par sa sagesse, sa haute direction, a porté à son apogée la puissance persane et rendu le peuple heureux ; c'est lui seul encore qui est capable, dans les circonstances présentes, par son expérience, de donner des conseils salutaires pour que l'État sorte de la funeste voie dans laquelle Xerxès l'a jeté par son imprudence. (Cf. v. 587-597 [584-594].) Le chœur sait que Darius ne peut pas réparer le désastre ; ce qu'il attend de lui, c'est d'apprendre comment le peuple perse pourrait encore une fois retrouver le bonheur, autant que cela se peut après de tels malheurs : v. 790-791 (788-789).

Πῶς ἂν ἐκ τούτων ἔτι
πράσσοιμεν ὡς ἄριστα Περσικὸς λεώς ;

Quant à la défaite qui attend la partie de l'armée qui reste en Grèce, le chœur ignore le fait même qu'une partie de l'armée

y reste ; c'est avec étonnement qu'il l'apprend plus tard de l'ombre de Darius : v. 800-801 (798-799).

Πῶς εἶπας; οὐ γὰρ πᾶν στράτευμα βαρβάρων
περᾷ τὸν Ἕλλης πορθμὸν Εὐρώπης ἄπο;

Pour ce qui est de θνητῶν, il a ici la valeur d'ἀνθρώπων ; parce qu'il est opposé à ἀθάνατοι, auxquels s'adresse le chœur.

V. 676-682 (672-680).

Epod. Αἰαῖ αἰαῖ,
ὦ πολύκλαυτε φίλοισι θανών,
τί τάδε δυνάτα, δυνάτα,
περὶ τᾷ σᾷ δίδυμα διαγόεν ἁμάρτια
πάσᾳ γᾷ τᾷδε·
ἐξέφθινται τρίσκαλμοι
νᾶες ἄναες ἄναες.

On a dit que pour rétablir le texte de cette épode, il faudrait trouver un nouveau manuscrit qui eût ce passage en bon état. Pourtant, si nous ne nous trompons pas, la restauration ne nous paraît pas impossible. Il faut tout d'abord retrancher les mots τί τάδε δυνάτα δυνάτα, comme embarrassant la marche logique et grammaticale de la période. Quant à la forme δυνάτης, elle est très suspecte ; Sophocle emploie dans les parties lyriques la forme δυνάστης. *Antig.*, v. 602-608 : Τεὰν, Ζεῦ, δύνασιν τίς ἀνδρῶν || ὑπερβασίᾳ κατάσχοι, || τὰν οὔθ' ὕπνος αἱρεῖ ποθ' ὁ παντογήρως, || οὐδ' ἀκαμαντοι || θεῶν μᾶνες· ἀγήρως δὲ χρόνῳ δυνάστας || κατέχεις Ὀλύμπου || μαρμαρόεσσαν αἴγλαν. L'omission de στιγμα s'explique paléographiquement. — Il faut ensuite faire deux petits changements justifiables paléographiquement, écrire πάρα au lieu de περὶ, et διαγσᾶν au lieu de διαγόεν. L'interpolateur avait lu aussi περὶ et διαγόεν qu'il prit pour un temps du verbe διάγω. Par son interpolation, il a voulu demander comment ces doubles malheurs avaient sévi sur l'empire des Perses. Ἁμάρτιον a ici le sens de *perte,* sens qu'ἁμαρτάνω a aussi. L'une de ces pertes c'est la perte de toute la jeunesse :

νεολαία γὰρ ἤδη κατὰ πᾶσ' ὄλωλεν, v. 673-674 (670-671); l'autre, c'est la perte de vaisseaux : ἐξέφθινται τρίσκαλμοι νᾶες ἄναες ἄναες : v. 681-682 (679-680).

Il faut donc écrire l'épode comme il suit :

Épod. Αἰαῖ αἰαῖ,
ὦ πολύκλαυτε φίλοισι θανὼν,
πάρα τᾷ σᾷ δίδυμα διαγοᾶν ἁμάρτια
πάσᾳ γᾷ τᾷδε ·
ἐξέφθινται τρίσκαλμοι
νᾶες ἄναες ἄναες.

Cf. v. 59-62 et 548-549. Éd. Weil.

Par les mots πᾶσᾳ τᾷ σᾷ γᾷ τᾷδε, le poète entend tout le territoire qui était sous le sceptre de Darius ; pour les tentatives de restauration qui ont été faites jusqu'à présent, voir Wecklein, 2e vol. et Conradt, *Aeschylos Perser,* Berlin, 1888.

V. 761-763 (759-761).

Δαρ. Τοιγάρ σφιν ἔργον ἐστὶν ἐξειργασμένον
μέγιστον ἀείμνηστον, οἷον οὐδέπω
τόδ' ἄστυ Σούσων ἐξεκείνωσεν πεσόν.

Σφὶν ne peut désigner ici que les mauvais conseillers de Xerxès, et il ne me paraît pas qu'on soit obligé d'entendre ironiquement ἔργον μέγιστον ἀείμνηστον. Ἔργον μέγιστον est ici pour ἔργον κακὸν μέγιστον : il est ἀείμνηστον parce qu'on s'en souviendra toujours, mais avec douleur. Quant au participe πεσὸν, il se rapporte au τοιοῦτον ἔργον sous-entendu devant οἷον; il est impossible de le référer à ἄστυ, à cause de ἐξεκείνωσεν, et il signifie συμβὰν, *étant arrivé*. Πίπτω a aussi cette signification, qu'il conserve même dans quelques-uns de ses composés. Les Grecs se figuraient que les maux inattendus tombaient sur eux à l'improviste ; ils ne les voyaient pas arriver. Ils croyaient aussi que les dieux les jetaient sur eux d'en haut.

V. 815-817 (813-815).

Τοιγάρτοι κακῶς δράσαντες οὐκ ἐλάσσονα
πάσχουσι, τὰ δὲ μέλλουσι, κοὐδέπω κακῶν
κρηπὶς ὕπεστιν, ἀλλ' ἔτ' ἐκπαιδεύεται.

Je ne comprends pas pourquoi on a changé ἐκπαιδεύεται en ἐκπιδύεται. La κρηπὶς κακῶν ne peut pas *sauter* ni κρηπὶς signifier le *fond* : c'est toujours la base d'une construction, et, au figuré, le commencement d'une chose : κρηπὶς — καὶ περὶ τὴν ἀρχιτεκτονίαν τῆς κτίσεως, ἐφ' οὗ οἱ στυλοβάται · ἀπὸ ταύτης οἱ ποιηταὶ τὰς καταρχὰς καὶ θεμελίους λέγουσιν. Hesych. Ἐκπαιδεύεται peut signifier, comme les scholiastes l'expliquent très bien, αὔξεται, *elle grandit*. On peut voir cette signification dans le simple παιδεύομαι ; il peut même signifier κατασκευάζεται, ἐκπονεῖται, comme dans cet exemple d'Euripide, Ἀλέξ. Fragm. 53, éd. Nauck : Ὁμοίαν χθὼν ἅπασιν ἐξεπαίδευσεν ὄψιν. C'est ainsi qu'en grec moderne, le verbe μεγαλόνω signifie à la fois *élever, croître, grandir*. L'enfant qu'on élève grandit en même temps. *Le monument du malheur aura pour base le sol de la Grèce trempé du sang perse ; comme corps de bâtiment, les* θῆνες νεκρῶν. Quant au sujet de ἐκπαιδεύεται, il ne peut être autre que la κρηπὶς, *la base des maux ;* la syntaxe s'oppose à ce qu'on lui donne comme tel les κακά, *les maux*.

V. 831-833 (829-831).

Πρὸς ταῦτ' ἐκεῖνον σωφρονεῖν κεχρημένον
πινύσκετ' εὐλόγοισι νουθετήμασιν
λῆξαι θεοβλαβοῦνθ' ὑπερκόμπῳ θράσει.

Au lieu de κεχρημένον, le *Mediceus* donne κεχρημένοι ; mais personne ne peut garder cette variante, sans troubler le sens que le contexte exige ni enfreindre les règles de la syntaxe grecque. Nous arrivons au σωφρονεῖν, qui ne peut pas être construit avec le

κεχρημένον sans être au génitif, quand même ce serait un accusatif absolu, ce qui d'ailleurs n'est pas possible, car on ne peut jamais l'assimiler avec εἰρημένον ; εἴρηται est employé impersonnellement, mais non pas κέχρηται. Pour rétablir le texte, il faut admettre la correction de Butler, τοῦ φρονεῖν. Les Byzantins construisaient κέχρημαι avec un infinitif sans article : σωφρονεῖν, glose de φρονεῖν, leur a paru plus convenable. Mais certains commentateurs disent que κέχρημαι, dans le sens d'avoir besoin de quelque chose, est employé lorsque le sujet sent plus ou moins ce besoin. C'est une subtilité sans base sérieuse. Le cas de ne pas sentir ce dont on a besoin est très rare, et il n'est pas étonnant qu'on n'en trouve pas des exemples. Je demande comment Eschyle aurait pu dire autrement que Xerxès avait besoin de la raison, τοῦ φρονεῖν? Quant à θεοβλαβοῦντα, on serait plus dans le vrai en lui donnant la signification d'*offenser la Divinité*.

V. 842-844 (840-842).

Ὑμεῖς δὲ, πρέσβεις, χαίρετ', ἐν κακοῖς ὅμως.
ψυχῇ διδόντες ἡδονὴν καθ' ἡμέραν,
ὡς τοῖς θανοῦσι πλοῦτος οὐδὲν ὠφελεῖ.

Voilà encore trois vers que nous devons retrancher ; ils sont tout à fait déplacés dans la bouche de Darius et contraires au rôle qu'Eschyle lui prête dans la pièce. On ne peut supposer un seul instant que Darius, qui craint pour ses richesses même après sa mort, ait donné des conseils dignes d'un Sardanapale et dans une circonstance si grave et si triste. Examinés au point de vue oratoire, ces vers paraissent ajoutés ; il faudrait au moins pour que leur présence fût justifiée qu'il y ait un μὲν à la place de δὲ dans la phrase ἐγὼ δ' ἄπειμι, etc. ; mais l'ombre de Darius termine sa conversation avec les mots ἐγὼ δ' ἄπειμι, etc., après avoir donné ses dernières recommandations et au chœur et à Atossa. S'il voulait donner un adieu en descendant aux enfers, pourquoi aurait-il oublié son épouse ? A part cela, je ne comprends pas

bien ce que peut être un pareil conseil : *Et vous, vieillards, réjouissez-vous, mais dans le malheur, en donnant chaque jour du plaisir à votre âme, car la richesse ne sert de rien aux morts.* C'est une singulière phrase ; s'il y avait au moins καὶ ἐν κακοῖς ὄντες à la place de ἐν κακοῖς ὅμως, elle serait peut-être supportable. Mais lors même que ce conseil serait exprimé avec plus de logique et dans une meilleure grécité, il aurait plutôt sa place dans une comédie. D'ailleurs, ce que dit le chœur aussitôt après la disparition de l'ombre de Darius ne peut pas faire supposer que ces vers soient d'Eschyle.

Χορ. Ἦ πολλὰ καὶ παρόντα καὶ μέλλοντ' ἔτι
ἤλγησ' ἀκούσας βαρβάροισι πήματα.

En outre, l'emploi de πρέσβεις pour πρεσβῦται ne me paraît pas des plus réguliers. Le pauvre interpolateur, s'il était ignorant, n'en était pas moins un fort bon moraliste ; par son interpolation, il a voulu donner un conseil tel que le donnerait un chrétien : *Et vous, vieillards, portez-vous bien, quoique vous soyez dans l'affliction, et donnez chaque jour à mon âme du plaisir par des sacrifices et des aumônes, car la richesse ne sert de rien aux morts.* C'est aussi l'interprétation que le scholiaste donne et qui provient, sans doute, de l'interpolateur.

V. 860-865 (857-862).

Ant. str. 1. Πρῶτα μὲν εὐδοκίμους
στρατιὰς ἀπεφαινόμεθ', ἠδὲ νομί-
σματα πύργινα πάντ' ἐπεύθυνον ·
νόστοι δ' ἐκ πολέμων
ἀπόνους ἀπαθεῖς
— ⏑ ⏑ εὖ πράσσοντας ἄγον οἴκους.

Plusieurs commentateurs se sont efforcés les uns de corriger, les autres de justifier πύργινα ; la vérité est que cet adjectif ne convient point à notre texte et qu'il provient d'une lecture fautive que nous croyons avoir rectifiée. Il faut écrire à sa place

πέργαμα. Le copiste aurait pu très bien lire πύργινα, mot plus connu que πέργαμα. Eschyle veut dire ici que, sous Darius, aucune ville prise par les armes n'était détruite ni livrée au pillage, comme sous Xerxès, mais que la justice et les institutions locales les gouvernaient toutes, et non pas le caprice et la colère d'un conquérant. Le scholiaste B lisait aussi πέργαμα, comme son paraphrase nous le prouve : οἱ νόμοι, dit-il, πάσας τὰς πόλεις διῴκουν. Cette conduite pieuse des Perses, à l'époque de Darius, avait pour conséquence un retour heureux dans leurs foyers :

νόστοι δ' ἐκ πολέμων
ἀπόνους ἀπαθεῖς
— υ υ εὖ πράσσοντας ἄγον οἴκους.

Pour combler le vide que ce texte présente, on a proposé déjà ἡμέας (Passow), πάντοθεν (Weise), εὐπολέμως (Heimsöth), ἀνέρας (Wecklein). On voit qu'aucun de ces mots ne convient ; nous proposons donc ἄκμονας. (Cf. v. 901-902.) Eschyle aime à insister sur une idée et entasser les synonymes. Comme les deux autres adjectifs qui précèdent commencent aussi par la même lettre, un copiste inattentif aurait pu très bien passer outre sans s'en apercevoir. Nous avons ainsi quatre adjectifs, comme dans la strophe.

V. 952-956 (949-953).

Ἰάνων γὰρ ἀπηύρα
Ἰάνων ναύφρακτος
Ἄρης ἑτεραλκὴς
νυχίαν πλάκα κερσάμενος
δυσδαίμονα τ' ἀκτάν.

Νυχίαν πλάκα est incompréhensible ; d'un autre côté, le mot πλὰξ ne peut pas seul désigner la plaine de la mer. Nous proposons donc de lire ἁλίαν au lieu de νυχίαν. D'où provient νυχίαν des manuscrits ? Sans doute d'une mauvaise lecture ; le commencement de ΑΛΙΑΝ étant gâté a présenté la lettre N, comme dans ΑΛΩΜΕΝΟΙ (voir ci-dessus, p. 15), et l'adjectif δυσδαίμονα a fait penser que devant πλάκα il fallait aussi un adjectif analogue.

V. 957-981 (954-976).

Str. 2. Χορ. Οἰοιοῖ βόα καὶ πάντ' ἐκπεύθου ·
Ποῦ δὲ φίλων ἄλλος ὄχλος;
ποῦ δέ σοι παραστάται,
οἷος ἦν Φαρανδάκης,
Σούσας, Πελάγων
καὶ Δοτάμας,
Σουσισκάνης τ' ἠδ' Ἀγβάτας
Ἀγαβάταν λιπών;

Antistr. 2. Ξέρ. Ὀλοοὺς ἀπέλειπον
Τυρίας ἐκ ναὸς
ἔρροντας ἐπ' ἀκταῖς (ἄκραις Pauw.)
Σαλαμινιάσι στυφέλου
θείνοντας ἐπ' ἀκτᾶς.

Antistr. 2. Χορ. Οἰοιοῖ, ποῦ σοι Φαρνοῦχος
Ἀριόμαρδός τ' ἀγαθός;
Ποῦ δὲ Σευάλκης ἄναξ
ἢ Λίλαιος εὐπάτωρ,
Μέμφις, Θάρυβις
καὶ Μασίστρας
Ἀρτεμβάρης τ' ἠδ' Ὑσταίχμας;
Τάδε σ' ἐπανερόμαν ·

Str. 3. Ξέρ. Ἰὼ ἰώ μοι,
τὰς ὠγυγίας κατιδόντες
στυγνὰς Ἀθάνας πάντες ἑνὶ πιτύλῳ,
ἐὴ ἐή, τλάμονες ἀσπαίρουσι χέρσῳ.

Les éditeurs modernes, pour des raisons métriques, ont bien fait de mettre le premier vers dans la bouche du chœur ; les manuscrits l'attribuent à Xerxès. Mais comme, d'un côté, ce vers est plus long que le vers correspondant de l'antistrophe, ils ont supprimé les mots βόα καὶ, sans en avoir toutefois expliqué la présence, et ont changé ἐκπεύθου en ἐκπευθοίμαν, sans justifier davantage l'emploi de cet optatif présent. Quant à moi, je crois que ce vers était primitivement écrit comme suit :

Οἰοιοῖ, πάντ' ἐκπευσοῦμαι.
Hélas, je m'informerai de tout (= τὰ συμβάντα).

Ces paroles, le chœur se les disait tout bas à lui-même; un plaisant et chauvin grammairien grec a écrit sur le vers les mots βόα καὶ et ἐκπεύθου, comme ci-après :

βόα καὶ ἐκπεύθου.
Οἰοιοῖ, πάντ' ἐκπευσοῦμαι.

Plus tard, un copiste ayant pris ces additions pour des corrections, les a introduites dans le texte. Ainsi s'explique la leçon des manuscrits. Cette strophe présente encore une autre difficulté : on ne peut ni justifier la conjonction δὲ du vers Ποῦ δὲ φίλων ἄλλος ὄχλος, ni la demande contenue dans ce vers. En effet, le chœur n'a encore questionné Xerxès sur aucun officier de sa suite; comment pourrait-il dire : *Et l'autre multitude d'amis, où est-elle?* Je crois qu'il y a eu déplacement de cette strophe à cause de l'exclamation οἰοιοῖ, par laquelle commence aussi l'antistrophe. Si nous mettons à sa place l'antistrophe 970-977 (966-972), la difficulté dont nous parlons disparaîtra. Ce qui prouve encore que la place de l'antistrophe 970-977 (966-972) était celle qu'occupe actuellement la strophe 957-964 (954-961), c'est que tous les chefs, dont les noms sont contenus dans l'antistrophe, sont morts dans la bataille navale, comme le messager le raconte v. 305-333 (302-330), et comme Xerxès le répète dans les v. 965-969 (951-965). Si nous laissions cette antistrophe où elle se trouve maintenant, la réponse de Xerxès, v. 978-981 (973-976) ne conviendrait plus. Sans doute, les chefs dont il s'agit sont morts soit pendant le siège d'Athènes, soit plutôt à l'île de Psyttalie. Xerxès dit ἀσπαίρουσι χέρσῳ, *leurs corps palpitent sur la terre ferme.*

V. 1002-1004 (1000-1002).

Ἔταφον ἔταφον
οὐκ ἀμφὶ σκηναῖς
τροχηλάτοισιν ὄπιθεν ἑπομένους.

C'est le texte généralement admis par les derniers éditeurs; je préférerais ἑπομένων : ainsi nous aurons un génitif absolu :

Je m'étonne de ce qu'ils ne suivent pas derrière les voitures. Quant au texte que donnent les manuscrits et les interprétations des scholiastes, il est tout à fait inadmissible. La leçon ἔταφεν provient de l'ignorance de grammairiens qui ont confondu ἔταφον du texte avec ἔταφον du verbe θάπτω, et qui ensuite pour se tirer d'affaire ont changé ἑπομένων et ajouté δὲ, comme ils le font souvent lorsqu'ils se trouvent embarrassés.

V. 1019 (1016).

Χορ. Τί δ' οὐκ ὄλωλεν, μεγάλατε Περσῶν;

La leçon μεγάλατε est sans doute altérée, car il n'existe pas un pareil mot dans la langue grecque. Les scholiastes ont trouvé facile d'en faire μεγάλα τὰ, M. Weil écrit μεγάλ' ἦν τὰ, Wecklein μέγ' ἄλαστε. Tous ces changements ne peuvent concorder avec l'idée que le contexte exige. Nous trouverons la leçon d'Eschyle, si nous changeons la syllabe λα de μεγάλατε en λοι ; ainsi nous aurons μεγάλοιτε, *très malheureux* : mot qui se rencontre dans Théocrite, 2, 72. En écrivant vite, il est facile de lier les deux lettres de οι pour en faire α, et le fait se produit souvent dans la minuscule du xe siècle, ce qui suffit à expliquer le changement de μεγάλοιτε en μεγάλατε.

Y a-t-il eu deux rédactions des *Perses*?

On a émis l'opinion qu'il y avait eu deux rédactions des *Perses*; l'une qui serait celle que nous connaissons, l'autre dans laquelle le spectateur apprenait la mort de Darius. L'hypothèse de cette seconde rédaction nous paraît reposer sur une interpré-

tation erronée des deux vers ci-après (1027-1028) des *Grenouilles* d'Aristophane :

ΔΙΟΝΥΣΟΣ

Ἐχάρην γοῦν ἡνίκ' ἤκουσα περὶ Δαρείου τεθνεῶτος,
ὁ χορὸς δ' εὐθὺς τὼ χεῖρ' ὧδὶ συγκρούσας εἶπεν ἰαυοῖ.

Du premier de ces vers, quoiqu'il soit un peu altéré, comme le mètre nous le montre, il ne ressort point que dans les *Perses* la mort de Darius était annoncée. — L'ensemble du texte me donne la conviction qu'il y est question de l'apparition de son ombre —, tandis que dans l'autre il ne s'agit nullement du chœur des *Perses*, mais de celui des *initiés* qui figurait dans les *Grenouilles* d'Aristophane, lesquels ne sont autres que les Athéniens contemporains d'Eschyle, fins connaisseurs, dans la pensée d'Aristophane, en matière d'art dramatique. Selon nous, il faut entendre par les deux vers en question que Dionysos fut content de voir apparaître sur la scène de son théâtre l'ombre de Darius; car cette apparition d'un ennemi redouté, apprenant après sa mort la triste fin de ses projets contre la Grèce, causa une grande joie aux Athéniens. Le mot ἰαυοῖ du second vers est simplement destiné à faire paraître leur admiration pour l'auteur des *Perses*.

FIN

ANGERS, IMP. ORIENTALE DE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

DU MÊME AUTEUR

ΥΠΟ ΤΑ ΠΙΕΣΤΗΡΙΑ

ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΠΕΡΣΑΙ μετὰ σχολίων καὶ μεταφράσεως κατὰ λέξιν καὶ κεκοσμημέ
ὑπὸ δύο εἰκόνων. 1 vol. in-32. 3

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Quel est le remède efficace et radical contre les maux de l'humanité ? (Essai critique sociale). 1 brochure in-8. . . . . 1 fr.

EN PRÉPARATION :

ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΑΠΑΝΤΑ μετὰ σχολίων καὶ μεταφράσεως κατὰ λέξιν. Ἕκαστ
δρᾶμα.. 3

ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ΙΚΕΤΙΔΕΣ μετὰ σχολίων καὶ μεταφράσεως κατὰ λέξιν. 1 vol. in-32. 3

ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ ΒΑΤΡΑΧΟΙ μετὰ σχολίων καὶ μεταφράσεως κατὰ λέξιν. 1 v
in-32 3

ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΠΛΟΥΤΟΣ μετὰ σχολίων καὶ μεταφράσεως κατὰ λέξιν. 1 v
in-32 3

ANGERS. — IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

PA
3825
P3S72

Stavridès, Jean
Quelques remarques
critiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY